

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**La traversée du réel**  
Patrice Desbiens — le Bukowski nordique

Robert Yergeau

Number 36, Winter 1984–1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39849ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Yergeau, R. (1984). Review of [La traversée du réel : Patrice Desbiens — le Bukowski nordique]. *Lettres québécoises*, (36), 34–34.



# La traversée du réel

## Patrice Desbiens: le Bukowski nordique

Le ton et la manière bukowskienne sont omniprésents dans le dernier recueil du poète franco-ontarien, Patrice Desbiens. La même gouaille, le même éloge du fait divers que magnifient la truculence, la rage et le cynisme; les mêmes éléments qui composent leur cirque réel: l'alcool, une quête souveraine et salvatrice d'amour, une certaine détresse urbaine, un réalisme sans fard que guette le désespoir, une vulnérabilité prenante qui ne confine pas au misérabilisme à rabais; enfin une façon identique de tordre le cou à la poésie et de faire des pieds de nez à la littérature en collectionnant les images crues, naïves et qui, intentionnellement, logent parfois du côté des clichés et autres poncifs. Et tout cela agit, provoque, remue, bouleverse. Mais alors que Bukowski louange L.A., Desbiens, dans son recueil *Sudbury* qui regroupe des textes écrits entre 1981 et 1983, et que publie la maison d'édition franco-ontarienne *Prise de parole*, fait le procès de cette ville du nord de l'Ontario.



L'auteur de *L'homme invisible / The invisible man* (1982) ne dissimule ni son désenchantement ni son mépris envers Sudbury «qui passe dans les vitres de la voiture comme / un film brisé» (p. 29). Dans cette ville «les mannequins / dans les vitrines nous ressemblent un peu trop» (p. 5); le vide côtoie le nulle part, les jours sont gris et l'attente endémique: «on se regarde attendre» (p. 5) «tout le monde s'attend» (p. 6), écrit le poète. Et ni l'invitation baudelairienne au voyage, ni le rêve mallarméen d'évasion n'ont prise ici: «Je finis mon verre en pensant que ça serait si facile / de partir s'il ne faisait pas si froid dehors» (p. 55). Desbiens va même jusqu'à identifier Sudbury au «cauchemar canadien» et au «rêve américain». «Tout est tellement vague» (p. 7), se plaint-il. «Les habitants de ce pays / ne s'accablent pas de / métaphores inutiles / Entre Sudbury et Timmins / il n'y a que le vide» (p. 14).

Poésie du désenchantement? Non pas puisque subsistent malgré tout l'amour et la poésie. «J'aime, / donc je suis» (p. 17), proclame Desbiens. Mais chez lui le souci constant de réalisme bride les effusions lyriques comme le prouvent ces vers: «Une femme dans mon lit. / Le ciel est bleu autour des yeux. / Je me lève et fais la vaisselle» (p. 16). Enfin persiste la poésie. Et j'incline à penser que *Sudbury* se présente en soi comme un art poétique. Plusieurs prétendront que Desbiens déboulonne la poésie. De ce travail de sape, j'en suis:

*et les livres pleins  
de mots  
ces mots qui font  
des poèmes  
ces poèmes qui collent  
au coeur et qui  
font mal quand  
on les arrache, comme un band-aid (p. 27)*

\*\*\*